



DOMINIQUE
HUDSON

CASA DE LA DANZA

PREMIÈRE PARTIE

1958

La Havane, 1958

La Pontiac Bonneville décapotable de l'année dans laquelle Francis se trouvait arriva devant la Casa de la danza, rue Galiano, sous les regards envieus ou ébahis des nombreux clients qui attendaient en file pour entrer dans ce lieu mythique. Son extérieur brun métallique et son intérieur de cuir blanc lui donnaient un look du tonnerre.

À sa descente de la voiture, Francis n'eut qu'à faire quelques pas pour atteindre les marches qui menaient aux trois grandes portes encadrées d'arches bleues et blanches identiques. Celles-ci contrastaient à merveille avec l'immense mur de pierres décoloré par les années, la pollution et l'air de la mer à seulement quelques rues de là.

Le gardien, qui le connaissait très bien, l'accueillit avec une poignée de main.

— *Buenas noches*, Francisco, *señor* Luciano vous attend dans le salon à l'étage.

Francis sourit en guise de remerciement, en se questionnant sur la raison de cette demande de rencontre inattendue. Il entra dans le cabaret en passant devant tous ces gens aux yeux encore

rivés sur la magnifique voiture, intrigués par cet homme. De toute évidence, il était plus important qu'eux.

Voisin du théâtre América, qui présentait l'aspect classique de la danse avec ses grands ballets et les gens huppés, la Casa de la danza proposait la fiesta. C'était le lieu de rassemblement des amateurs de spectacles de danse populaire.

On y admirait d'exceptionnels danseurs. Tous avaient reçu une formation classique mais, ayant été refusés lors de la sélection au Ballet national de Cuba, ils avaient dû prendre le chemin des cabarets et des plumes. Ce n'était pas le cas de la meilleure danseuse de l'île et, sans surprise, la plus célèbre de l'établissement.

À vingt ans, Alicia s'y occupait déjà du recrutement et des chorégraphies des spectacles. Elle était la préférée de Francis, qui y venait presque chaque soir. Il était fasciné par son talent, son charisme et son sourire. Elle était magnifique. De longs cheveux bruns juste un peu bouclés, une taille fine et des courbes à faire rêver. Malgré sa grande beauté, quand elle dansait, on ne voyait plus que son immense talent. Même entourée des meilleurs, sur scène on n'avait d'yeux que pour elle. Pas surprenant que le public vienne en grande partie pour ses performances. Francis ne faisait pas exception. Il s'installa au bar au fond de la salle avant de monter à l'étage, le temps d'un numéro et d'un verre de rhum.

L'endroit était chaleureux et feutré. De grands rideaux rouges tombaient de chaque côté de la scène qui accueillait, soir après soir, une bonne dizaine de musiciens pour accompagner les danseurs. Cuba avait un bassin exceptionnel d'artistes de qualité, et Francis l'appréciait. Il vivait là depuis maintenant cinq ans, après avoir été recruté par Luciano à Paris. Pour la mafia, il avait la tête de l'emploi, mais surtout une personnalité unique et un immense pouvoir de persuasion naturel. C'est ce qui avait séduit Luciano. Il savait donc être aimé de tous et pouvait faire accepter n'importe quelle idée farfelue à quiconque l'aurait d'emblée refusée.

Il fallait avoir de l'assurance et des convictions dans les années 1950. Le président Batista avait d'ailleurs les siennes qui déplaçaient complètement à un jeune avocat qui avait mieux en tête pour son pays. Castro était en pleine préparation pour un coup d'État historique. Toute cette pression politique se sentait chez les Cubains, et leur passion pour les spectacles, la musique et la danse illustrait leur besoin de se changer les idées et surtout de s'ancrer dans leur propre culture. Les touristes, quant à eux, espéraient innocemment que l'île resterait la même. Les bruits commençaient à courir que des changements majeurs guettaient Cuba et qu'il fallait prévoir le pire pour les mois à venir.

Malgré cela, la rue Galiano était continuellement bondée de gens qui y marchaient. L'essor

de La Havane était palpable. Le tramway, les autobus, les voitures américaines ainsi que les nombreux casinos : elle avait tout d'une mégapole. Elle était aussi belle de jour que de nuit, et l'architecture rappelant l'héritage espagnol de Cuba prédominait. La beauté coloniale était partout. Les balcons ornés de plantes tropicales, de vêtements suspendus, mais surtout de voyeurs cubains qui regardaient vivre la ville. Parler, lire et crier de balcon en balcon et même aux passants dans la rue faisaient partie de la culture. Les couleurs se mélangeaient comme les odeurs, parfois de cigares, parfois d'essence, tout ça sur un fond d'alcool. On l'appelait « la ville du vice », et certains l'avaient même baptisée « le bordel des États-Unis ». La drogue, la prostitution et la corruption faisaient bon ménage dans les années 1950 sous la supervision de la mafia et du gouvernement, qui fermait les yeux sur la déchéance, avec à sa tête Batista, un président corrompu qui savait déjà qu'il allait fuir et abandonner son pays si la prise du pouvoir par Castro fonctionnait. C'étaient la fuite ou l'emprisonnement qui l'attendaient. Une des plus grandes beautés de cette île était que, peu importe qui était ou serait président, rien n'influencerait la chaleur du peuple cubain.

Costard noir et mise en plis parfaite, mallette à la main, cheveux lissés vers l'arrière et souriant d'avoir pu profiter un instant du spectacle, Francis longea le bar pour se rendre à l'escalier

en colimaçon qui se trouvait dans le coin de la salle. En montant les marches, il pouvait encore admirer des bribes du spectacle avant d'atteindre l'étage à l'accès restreint. C'est pour cette raison qu'avant de mettre le pied sur la première marche de l'escalier il fallait s'assurer d'être attendu ou invité à monter, car les deux immenses Cubains qui le surveillaient n'avaient pas le sourire facile avec les farceurs qui tentaient d'avoir l'air important.

Déjà que dans le cabaret il y avait une odeur de cigare et de cigarette en permanence, à l'étage, c'était pire. La pièce était envahie par l'odeur de Montecristo imprégnée dans les murs et les meubles. Un grand rideau de velours bourgogne séparait l'entrée de l'escalier, question d'insonoriser un minimum la salle du rez-de-chaussée. La musique, un peu assourdie, résonnait quand même et on pouvait facilement entendre la fête continuer ainsi que les tonnerres d'applaudissements.

Un immense bureau de travail était placé au centre de la pièce et, derrière, l'homme avec qui Francis avait rendez-vous. La poignée de main entre Luciano et lui marqua le début d'une longue discussion. Ils se donnèrent ensuite une chaleureuse accolade et Luciano le salua avec l'expression typique du pays.

— *¿Que bola asere?*

Francis resta debout pendant que Luciano se rassit. Puis il enchaîna :

— La situation change et on doit se préparer pour la suite. L'organisation devra modifier sa façon de fonctionner avec la révolution qui s'installe. On ne pourra plus mener nos affaires comme on le faisait et beaucoup devront quitter l'île ou se fondre plus discrètement au peuple.

Comme tout bon connaisseur de cigare, Luciano savourait le moment. Le temps entre chaque phrase s'étirait, ce qui faisait monter la curiosité de l'arrivant.

— Je t'apprécie beaucoup, Francis, et tu as toujours fait un bon travail. Tu aimes véritablement les gens et tu cadres bien avec eux. Tu es le seul qui pourra m'aider avec cette mission. Cependant, je ne peux pas trop t'en dire pour l'instant.

Un long silence fit place à quelques aspirations de Montecristo. Luciano l'avait en bouche et semblait se délecter.

— Tu dois disparaître.

Il avait une intonation qui frôlait l'art théâtral.

Les questions se bousculaient dans la tête de Francis. Luciano fit un signe à l'énorme Cubain qui attendait près du rideau de velours pour s'assurer que personne n'allait entrer.

— Sers un verre de Santiago de Cuba *12 años* à notre ami et un Montecristo n°2 . Il nous faut célébrer, ordonna Luciano.

Même si Francis se demandait ce qu'il célébrait, un refus n'aurait pas été une bonne option.

Luciano se leva et lui indiqua de le suivre sur le balcon. Il disposait d'une petite table juste assez

grande pour un cendrier et quelques verres, et elle était flanquée de deux chaises métalliques. C'était tout ce dont ils avaient besoin. *Elles n'ont pas l'air très confortables*, se dit Francis, qui aurait préféré les magnifiques fauteuils capitonnés en cuir à l'intérieur.

— La nuit est parfaite pour fumer un peu à l'extérieur et admirer notre Havane d'amour, dit Luciano en prenant place sur la seule chaise possédant des coussins. Je sais que tu aimes la musique et la danse, mais...

Il s'interrompt pour laisser la fumée s'envoler dans la nuit étoilée.

— ... mais tu devras t'en passer quelque temps. La ville qu'on a connue ne sera plus. Personne ne pourra sortir d'ici dès que Batista aura délogé. Castro a déjà ouvert son jeu pour l'avenir. Il va fermer l'île et ne tolérera plus aucune magouille ou négociation, sous peine d'emprisonnement sans jugement ou même d'une balle dans la tête. Le sang va couler à La Havane. On ne peut pas abandonner notre petit paradis de la sorte, n'est-ce pas? Il faut se préparer brillamment et, pour ça, tu dois partir un moment.

Un simple signe de tête entre deux gorgées de rhum suffit à Francis pour confirmer les dires de Luciano, qui était en plein monologue.

— Demain, tu vas quitter la capitale et tu ne reviendras qu'en temps opportun. Un fermier de Pinar del Río a besoin d'aide pour notre dernière cargaison de cigares, alors tu vas aller lui donner

un coup de main. Tu as quelques années devant toi. Profites-en pour déguster de bons cigares et boire, et laisse pousser tes cheveux et ta barbe. De notre côté, on va tenter de se préparer.

Luciano lui tendit une enveloppe qui contenait les renseignements nécessaires afin qu'il se rende à bon port. Le reste de la discussion porta sur le bonheur que procurait un bon cigare accompagné du meilleur rhum du monde. Francis était déjà bien loin dans ses pensées. C'en était fait. Il tentait de ne rien laisser paraître, mais quitter La Havane ne lui faisait vraiment pas plaisir.

Nostalgique et triste, il redescendit l'escalier en colimaçon pour se rendre pour la dernière fois au bar et tenter de faire le plein d'images du spectacle présenté. Il avait son cigare à terminer, après tout, et quoi de mieux que la danse et le rhum pour l'accompagner ? Il espérait pouvoir parler à Alicia, mais malheureusement elle avait quitté les lieux plus tôt. Il décida donc d'en profiter pour lui écrire une petite note, qu'il donna au serveur.

« Alicia, te regarder danser me manquera, certes. Je me réjouissais à l'idée d'avoir la chance de t'admirer sur scène. J'en profite pour te souhaiter que l'arrivée de ton enfant se passe dans l'amour. Ne laisse personne t'influencer, suis ce que ton cœur te dicte, et l'avenir te sera bon. Tu auras sûrement de la difficulté à me reconnaître au moment des retrouvailles, mais la profondeur de mon regard sera toujours la même. À ce moment, si tu as besoin de quoi que ce soit,

je serai là pour toi. D'ici là, que la passion de la danse ne te quitte jamais.

« Francis, l'homme de la table 23. »

*

La température nocturne était idéale sur la capitale de Cuba. Un vent constant frappait le mur protecteur de la ville, le Malecón. Celui-ci protège la cité sur huit kilomètres contre les fortes vagues et les marées de l'océan. C'était la route préférée de Francis, la balade parfaite en voiture. Mais ce soir, c'était sa dernière avant de longues années. Il avait dit à son chauffeur de rentrer et qu'il s'occupait de la voiture. Il se rendit à son appartement. En guise d'au revoir, il alluma un cigare, s'accorda quelques minutes pour s'asseoir sur son balcon de l'Habana Vieja avec une vue imprenable sur la baie et sur le fort El Morro de l'autre côté. Il était presque quatre heures du matin quand Francis finit ses préparatifs. Il n'emportait qu'une petite valise remplie de trucs essentiels. Il savait très bien qu'à son retour cet appartement appartiendrait à l'État et serait déjà habité. Il avait pris soin de ramasser tout l'argent dissimulé dans différentes cachettes, sa bouteille de rhum qui allait lui servir de partenaire de route d'ici à l'aube, une photo de lui avec tous les danseurs et musiciens de la Casa de la danza, des vêtements de tous les jours, son chapeau qu'il portait presque en permanence pour le style et, pour se protéger du soleil, de

superbes lunettes fumées italiennes que Luciano lui avait offertes. Le complet qu'il portait serait le seul qu'il allait maintenant posséder, en dépit de sa grande collection. Autant dire qu'il partait les mains vides et le cœur gros. C'était le prix à payer pour faire partie de cette organisation, il fallait obéir et agir quand on le demandait. Il avait un regard positif sur ce que l'avenir lui réservait, peut-être pas à court terme, mais il savait que le long terme allait être à la hauteur de ses attentes.

Seulement un tiers du cigare avait eu le temps de s'envoler en fumée quand Francis reprit le volant de sa Bonneville. C'était le moment de dire haut et fort *Hasta luego* à la ville qu'il aimait tant. Il fit le plein d'essence à la station-service à quelques rues de son immeuble. Il s'engagea sur le Malecón. Il put dire au revoir à chacun des quartiers qu'il appréciait pour diverses raisons. Les trois divisions de cette magnifique ville. La Vieille Havane, *Habana Vieja*, là où il vivait pour l'histoire qu'elle véhiculait, le centre de La Havane, *Centro Habana*, là où il aimait marcher pour sentir le pouls des habitants de la ville. Il avait toujours été fasciné par les petits marchés improvisés au coin des rues. On y trouvait tout, des fruits, des légumes, de la viande, des pièces de voiture et de bicyclette, des horloges et même des vêtements tricotés sur place par une *abuela* devant sa porte de maison, bref, la vraie Havane. Les au revoir se terminaient avec le quartier le plus récent, La Nouvelle Havane, le *Vedado*. C'est ici que se dressait

un emblème américain, l'Habana Hilton, qui avait ouvert la même année. Trois quartiers distincts, mais tout aussi magnifiques. Le Malecón prenait fin au fort Torreón de la Chorrera juste avant le tunnel qui menait au quartier de Miramar, au début des terrains des ambassades et de ceux des gens riches.

Le Malecón auquel Francis venait de dire adieu avait été construit par les Américains, qui ne l'avaient jamais fini. La touche cubaine avait été nécessaire pour le terminer. Il ne s'agissait pas que d'un mur protecteur, mais également d'un endroit de rassemblement, prisé des Cubains, mais surtout de ceux qui habitaient Centro Habana. Ils y venaient presque tous les soirs se rafraîchir avec le vent de la mer avant d'aller dormir ou faire la fête. On s'y retrouvait pour flâner, parler, s'embrasser, fumer ou boire. Les Cubains y allaient aussi pour chanter et danser la salsa jouée par des musiciens débarqués pour faire vibrer le Malecón. Les jours de tempête étaient les seuls moments où l'endroit était désert, quand les vents se déchaînaient au-dessus de l'océan Atlantique pour créer des vagues immenses qui frappaient le mur de pierres.

« Elle embrassa les fleurs délicatement et, dans un geste rempli d'amour, les lança dans l'océan avec l'espoir que celui-ci avait entendu ses prières et que ces fleurs en guise d'offrande suffiraient. »

DANS LA HAVANE du début des années 1960, Alicia, danseuse principale de la Casa de la danza, confie sa fillette Maria et sa mère Célia à El Caballero afin qu'elles aient une vie meilleure. C'est lors d'un orage épouvantable qu'elles disparaissent.

Une belle et envoûtante histoire « musicale » qui nous plonge dans l'atmosphère festive des grands cabarets des années 1960 et 1970, avec cigares et rhum, tant à La Havane qu'à Little Havana, le quartier d'immigrants illégaux cubains de Miami, et à Montréal.

On a découvert Dominique Hudson par les quatre albums de son projet musical *Danza*. Né de corps à Québec et d'esprit sous les Tropiques, il présente dans ce premier roman son univers unique et ensoleillé marqué par une passion pour la musique, la danse et la culture latine. Il nous ouvre enfin les portes de la Casa de la danza!

